AGNEAU DE DIEU, AGNEAU VAINQUEUR

La personnalité de Jésus est si riche, ses actes si provocants et ses paroles si mystérieuses qu'il n'est pas trop de plusieurs titres, dans les évangiles, pour tenter de le désigner, au-delà de sa simple identité sociale : « De Joseph, de Nazareth », comme il est dit au début de l'évangile selon Jean (1,46), dans la bouche de l'apôtre Philippe, tout heureux de présenter à Nathanaël le Maître tout juste rencontré.

Le titre le plus important est naturellement celui de « Fils de Dieu », aussitôt énoncé par Nathanaël : « Rabbi, tu es le Fils de Dieu » (Jn 1,49a), dès lors qu'il se trouve en présence de Jésus, lequel figure à ses yeux **le Messie d'Israël, l'héritier royal de David, attendu pour libérer le peuple élu**, victime de l'occupation romaine, et commencer ainsi d'établir sur terre le royaume de justice et de paix, promis par Dieu de longue date et sans cesse évoqué par les prophètes de l'ancien Israël. **L'équivalence première entre le titre « Fils de Dieu » et le Messie d'Israël ressort clairement de la déclaration de Nathanaël**, si nous considérons l'ensemble de son propos : « Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël », soit la totalité du verset 1,49 de saint Jean. Bien entendu**, le titre royal et messianique de Fils de Dieu fera l'objet de multiples réinterprétations**, **notamment chez saint Jean, au point de désigner la pleine divinité de Jésus, le Fils monogène et Verbe éternel.** Le titre n'en restera pas moins marqué par son origine humaine, si bien que, encore au quatrième siècle, l'hérésie arienne tentera d'en réduire la signification, affectant à Jésus, pourtant nommé « Fils de Dieu », le statut d'une créature intermédiaire, ni Dieu ni homme, avec en conséquence une totale déperdition de l'expérience chrétienne dite du salut, comprise dès Irénée comme « divinisation » de l'être humain, selon le principe : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu ». **Le Credo de Nicée, dont nous avons récemment fêté le 1700ème anniversaire, aura justement pour effet d'exclure définitivement une lecture minimaliste du titre christique par excellence : « Jésus Fils de Dieu »**, compris au sens le plus fort qui soit. Rappelons simplement les propos du Concile, proclamés solennellement par l'Église : « Un seul Seigneur, Jésus Christ, le Fils unique de Dieu » – litt. : monogène (cf. Jean 1,14 et 3,16) – et encore : « Dieu, né de Dieu ; lumière, née de la lumière ; vrai Dieu, né du vrai Dieu ; engendré, non pas créé ; consubstantiel au Père », c'est-à-dire « de la nature même du Père » (plutôt que « de même nature », selon l'ancienne traduction). Ainsi destinée à la plus haute interprétation qui soit, **le titre premier « Fils de Dieu » résume en soi la totalité du parcours évangélique**, ainsi qu'en atteste saint Marc, depuis le verset d'introduction : « Commencement de l'évangile de Jésus Christ Fils de Dieu » (Mc 1,1) jusqu'au dernier souffle de Jésus, suivi de l'étonnante confession du centurion romain : « Vraiment cet homme était [le] Fils de Dieu » (Mc 15,39).

Un deuxième titre, celui de « Fils de l'homme », aura un sort tout à fait opposé. Omniprésent dans les quatre évangiles, mais toujours dans la bouche de Jésus, donc absent des épîtres aussi bien que de notre liturgie, il paraît provenir d'une sorte de jeu de mots, remontant à Jésus lui-même, entre une expression courante de la langue araméenne – « *bar nasha* », « fils

d'homme », au sens de « moi qui te parle » – et un grand texte de la tradition apocalyptique, en l'occurrence **Daniel 7,13-14** : « Je regardais, au cours des visions de la nuit, et je voyais venir, avec les nées du ciel, comme un Fils d'homme ; il parvint jusqu'au Vieillard (plutôt l'Ancien, autrement dit Dieu), et on le fit avancer devant lui. Et il lui fut donné domination, gloire et royauté ; tous les peuples, toutes les nations et les gens de toutes les langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas, et sa royauté, une royauté qui ne sera pas détruite » (TLB). Malgré le flou propre à l'évocation d'un songe (cf. le « comme » un Fils d'homme), **le personnage évoqué se trouve d'origine céleste, donc issu de Dieu, et pleinement investi d'une souveraineté éternelle et universelle, tel le jugement définitif de Dieu sur l'histoire**. En tout cas, l'usage de ce titre par Jésus, exclusivement de tout autre locuteur, pas même la communauté liturgique, fait en quelque sorte de cette locution apocalyptique (cf. le statut du livre de Daniel, considéré comme la plus ancienne des apocalypses juives) **l'auto-désignation de Jésus, tel le grand mystère que seul Jésus est en mesure d'énoncer à la face des hommes**. Retenons l'élévation théologique de l'expression « Fils de l'homme » : une lecture littérale, croyant voir là une simple expression de l'humanité de Jésus, relèverait d'un pur contre-sens, imputable à notre méconnaissance de l'Ancien Testament, à proprement parler la langue du Nouveau Testament, donc l'incontournable clé d'interprétation des énoncés de l'évangile.

Venons-en maintenant à l'objet même de notre communication, à savoir **un troisième titre : « <u>Agneau de Dieu</u> », bien présent à notre liturgie, néanmoins obscur, voire étranger à bon nombre d'entre nous**. En effet, comme chacun le sait, la liturgie catholique romaine comporte le chant de l'Agnus Dei (trois fois l'invocation : Agneau de Dieu, qui enlèves le péché du monde), à la charnière de la fraction de l'hostie et de sa présentation aux fidèles disposés à communier, avec à nouveau le titre « Agneau de Dieu » sous mode de désignation : « Voici l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde ». À cela s'est récemment ajoutée une parole d'invitation à la communion sous la forme d'une béatitude inspirée du livre de l'Apocalypse : « Heureux les invités au repas des noces de l'Agneau ! ». Nous y reviendrons, mais commençons par regarder l'origine de l'appellation « Agneau de Dieu », en partant, une fois encore, du **premier chapitre de l'évangile selon saint Jean**, avec la double déclaration de Jean Baptiste au sujet de Jésus : « Voici l'agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde » (1,29) puis, sous forme plus concise : « Voici l'agneau de Dieu » (1,36).

La question est bien alors : **comment comprendre pareille titulature, ici en situation d'hapax, c'est-à-dire l'unique (et double) occurrence sur l'ensemble de la Bible**, Ancien et Nouveau Testament réunis ? Faute d'autres textes pouvant éclairer cet usage singulier, force est de considérer au plus près l'énoncé en question. Les exégètes ont depuis longtemps remarqué que le mot *amnos* ici employé pour l'agneau était rare dans le Nouveau Testament : seuls deux autres emplois, à côté de l'emploi très majoritaire, y compris dans l'Apocalypse d'un autre mot : *arnion* (voire *arèn*, dont *arnion* est précisément le diminutif). Or ces deux autres emplois du mot *amnos* s'avèrent très éclairants. D'une part, **en 1 Pierre 1,18-19, il s'agit d'identifier le Christ à l'agneau pascal, « sans défaut et sans tache »,** dont le sang versé atteste le rachat des péchés, à l'instar de la libération d'Égypte : « Vous le savez : ce n'est pas par des biens corruptibles, l'argent ou l'or , que vous avez été rachetés de la conduite superficielle héritée de vos pères ; mais c'est par un sang

précieux, celui d'un agneau (*amnos*) sans défaut et sans tache, le Christ » (TLB). D'autre part, **en Actes 8,32, il s'agit de l'image du Serviteur souffrant d'Isaïe** 52,13 – 53, 12 (quatrième chant du Serviteur), exposée et commentée par le diacre Philippe à l'adresse du fonctionnaire éthiopien abordé sur la route de Gaza : « Le passage de l'Écriture qu'il lisait était celui-ci : ''Comme une brebis, il fut conduit à l'abattoir ; comme un agneau (*amnos*) muet devant le tondeur, il n'ouvre pas la bouche'' » (TLB – selon le texte grec d'Isaïe 53,7). Qu'il s'agisse donc de l'Agneau pascal dont le sang est versé ou bien du Serviteur d'Isaïe, lui-même voué à une mort quasi expiatoire, au titre des péchés du peuple, **le titre christologique d'Agneau serait donc orienté vers la Croix de Jésus, ainsi désignée par anticipation au tout début de l'évangile, dès l'entrée en scène de Jésus dans le cercle restreint des disciples de Jean-Baptiste**. Telle est l'interprétation courante, largement diffusée auprès des chrétiens, notamment au travers des revues liturgiques. Or tel n'est pas notre avis, après 35 années d'étude et enseignement du quatrième évangile, selon saint Jean.

Notre réflexion procédera en trois temps. **<u>Premièrement</u>** / Le contexte – qui est celui de la désignation messianique de Jésus, accompagnée de l'adhésion enthousiaste d'un premier groupe de disciples – ne met pas l'accent sur la tragédie attendue de la Croix, comme cela viendra plus loin dans l'évangile. **La scène inaugurale autour de Jean Baptiste constitue plutôt une sorte d'intronisation royale** de Celui qui se trouve alors qualifié de : Fils de Dieu, définitivement revêtu de l'Esprit (selon Jean-Baptiste : v. 32-34), Christ-Messie (André : v. 41), annoncé dans la Loi de Moïse et les livres prophétiques (Philippe : v. 45), Fils de Dieu et roi d'Israël (Nathanaël : v. 49), le tout confirmé par Jésus lui-même, se déclarant « Fils de l'homme » et, telle l'antique figure de l'échelle de Jacob, en mesure d'ouvrir à jamais la libre circulation entre ciel et terre : « Amen, amen, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert (participe parfait) et les anges de Dieu monter sur le Fils de l'homme » (v. 51 – traduction « sur », plutôt que « au-dessus » - préposition grecque *epi* + accusatif, suggérant le mouvement des anges, au titre du Christ Médiateur). **Infiniment riche au plan christologique, la scène inaugurale, identifiée par le narrateur comme « témoignage de Jean-Baptiste » (v. 19-20), convient à la figure royale de Jésus**, qui certes trouvera son accomplissement à l'heure de la Croix, sans que pour autant les figures victimaires de l'Agneau pascal et du Serviteur souffrant soient déjà à l'ordre du jour. Jésus ne déclarera-t-il pas, aussitôt après, à Cana de Galilée : « Mon heure n'est pas encore venue » (2,4) ? Apprenons donc à lire l'évangile au fil du récit, plutôt que de nous projeter à la fin, bien avant que l'auteur lui-même nous ait montré le chemin. Ainsi au chapitre 13, le moment venu du lavement des pieds, en prologue de la longue séquence des discours d'adieux, préalables au récit de la Croix : « Avant la fête de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue qu'il passât de ce monde à son Père, ayant aimé les siens qui sont dans le monde, les aima jusqu'au bout » (13,1).

<u>Deuxièmement</u> / La représentation du Messie, voire du peuple messianique en son entier, sous des traits animaliers se rencontre parfois dans des <u>textes juifs ou chrétiens</u>, situés à la charnière des Écritures juives et du Nouveau Testament, dans l'espace de ce qu'on nommait naguère « Intertestament ». **Trois exemples** se présentent à nous :

- a) **<u>le *Livre d'Hénoch*</u>**, apocalypse juive remaniée par les Chrétiens et conservée principalement en éthiopien, datée du troisième siècle avant J.-C. au premier siècle après, donc contemporaine du

quatrième évangile, affecte au Messie d'abord la figure d'un taureau blanc aux grandes cornes, puis celle d'un agneau également pourvu de grandes cornes noires : « J'ai vu naître un taureau blanc aux grandes cornes. Toutes les bêtes de la terre et les oiseaux du ciel le craignaient et l'invoquaient en tout temps. Je les ai tous vu changer d'espèce et devenir tous des taureaux blancs » (*Livre d'Hénoch* 90,37-38a) ; ensuite (38b-39): « Première parmi eux était la Parole – texte éthiopien : probablement interpolation chrétienne pour un original hébraïque signifiant « agneau » – et cette Parole devint la bête magnifique portant de grandes cornes noires. Le Maître du troupeau prit plaisir à les voir, eux et tous les taureaux » (trad. A. CAQUOT, *Écrits intertestamentaires*, Pléiade, p. 596). Ainsi **le leader du peuple messianique, comparé à une manade de taureaux blancs, se trouve lui-même représenté comme un agneau porteur de grandes cornes noires**, selon le texte juif sous-jacent, dès lors identifié par les Chrétiens au Christ Verbe (ou Parole) de Dieu, à nouveau en référence à la théologie johannique. On peut être surpris qu'un agneau porte de grandes cornes, ce qui se trouve d'ailleurs confirmé par l'Apocalypse, disant de la seconde Bête, celle surgie de la terre, qu'elle avait des « cornes comme un agneau » (13,11). Force est d'en déduire que, dans l'Antiquité, **le mot « agneau » couvre un champ plus large que dans nos langues modernes, allant jusqu'au jeune bélier déjà porteur de cornes** et ne demandant qu'à en jouer à l'égard de ses congénères. L'image d'un agneau fragile et soumis s'efface au profit d'un jeune mâle, plein d'ardeur combative : cela n'est pas sans effet si l'animal en question figure symboliquement le roi Messie, pour les Chrétiens le Christ.

- b) **Le *Testament de Joseph***, dans la série des Testaments des douze patriarches, ouvrage juif daté de la période allant du deuxième siècle avant au premier siècle après J.-C., disponible en grec et lui aussi pourvu d'interpolations chrétiennes, peint **le Messie de Juda, né d'une vierge (prophétie de l'Emmanuel, en Isaïe 7,14) sous les traits d'un agneau sans tache, d'ailleurs flanqué du traditionnel lion de Juda** (cf. Genèse 49,9). Engagé dans le grand combat eschatologique**, l'Agneau en ressort grand vainqueur, déclaré Sauveur d'Israël et des nations, et doté d'une royauté établie à jamais** : « Je vis que de Juda était née une vierge portant une robe de lin ; d'elle surgit un agneau sans tache, et à sa gauche se tenait comme un lion ; toutes les bêtes sauvages s'élancèrent contre lui, et l'agneau les vainquit, les détruisit et les foula aux pieds. Les anges, les hommes et toute la terre se réjouirent à cause de lui. Tous ces événements arriveront en leur temps, aux derniers jours. Vous donc, mes enfants, gardez les commandements du Seigneur et honorez Lévi et Juda, car c'est de leur descendance que se lèvera pour vous l'agneau de Dieu qui par grâce sauvera toutes les nations et Israël. Car sa royauté sera une royauté éternelle qui ne passera pas » (*Testament de Joseph* 19,8-12, trad. M. PHILONENKO, *Écrits intertestamentaires*, Pléiade, p. 933-934). **La figure de l'Agneau guerrier et vainqueur paraît donc concerner directement le Messie davidique, issu de la tribu de Juda, elle-même liée à l'image du lion**, conformément au blason traditionnellement affecté à la tribu messianique (cf. les bénédictions de Jacob, Genèse 49 – pour Juda, les versets 8-12).

- c) **Le *Livre des Antiquités bibliques***, dit du Pseudo-Philon et disponible en latin, semble être issu des milieux pharisiens palestiniens du premier siècle, sans doute avant 70, donc pleinement contemporain du Nouveau Testament. Nous y trouvons, au sujet d'un épisode biblique raconté au livre des Juges (chap. 4), la relation suivante : « Quand Sisara – un roi de Canaan, ennemi d'Israël –

fut endormi, Iahel (une femme d'Israël, meurtrière par ruse du roi ennemi) – s'en alla vers les brebis pour leur traire du lait. Tout en trayant, elle disait : Maintenant, Seigneur, souviens-toi ! Lorsque tu divisais toute tribu et toute génération de la terre, n'as-tu pas choisi le seul Israël et ne l'as-tu pas comparé, parmi les animaux, à aucun autre sinon au bélier qui précède et qui guide le troupeau ? » (*Livre des Antiquités bibliques* 31,5, trad. J. HADOT, *Écrits intertestamentaires*, Pléiade, p. 1324). Qu'importe pour nous le contexte, **l'essentiel est de voir ici la figure animale du bélier, autrement dit l'agneau devenu pleinement adulte, appliqué non pas tant au Messie personnel qu'au peuple messianique, en charge de guider le troupeau des peuples et nations**. Une fois encore, **l'animal qualifié d'agneau, voire bélier (en réalité souvent entre les deux) est investi d'une mission royale,** sans rapport avec la condition de victime assignée tant à l'agneau pascal qu'au serviteur souffrant d'Israël, dans la perspective de l'avènement messianique attendu pour la fin des temps, une fin d'ailleurs plus qualitative que quantitative (cf. Hébreux 1,2 : « En ces temps qui sont les derniers - litt. : au dernier de ces jours »).

Troisièmement / ** Ainsi convaincus de la **symbolique royale et messianique affectée à des figures animales, dont en premier lieu l'Agneau, venons-en au **livre chrétien de l'Apocalypse**, qui comporte non moins de trente occurrences du mot « agneau » (*arnion*), désignant toutes le Christ selon **la dualité du mystère pascal de mort-résurrection, donc un Agneau inséparablement immolé (litt. : égorgé) et relevé-exalté, avec insistance sur l'éclatante victoire** ainsi acquise sur toutes les forces du mal, déchaîné dans le monde, tant l'univers cosmique que l'humanité engagée dans l'histoire. Essayons de distinguer les différentes séquences présentant l'Agneau comme un acteur essentiel de la grande dramaturgie dite apocalyptique.

- a) Tout d'abord, **dans la scénographie de cour royale déployée aux chapitres 5 et 6, l'Agneau figure debout, donc vivant, à proximité du trône royal**, à la fois « comme égorgé » – remarquer le flou artistique « comme », à la façon des songes – et pleinement puissant, puisque doté de sept cornes identifiées à la plénitude de l'Esprit Saint, litt. : les sept esprits de Dieu (5,6). Lui-même s'empresse de recevoir de la main de Dieu (litt. : celui qui siège sur le trône) le fameux livre à double face et scellé de sept sceaux, qu'il s'agisse des Écritures bibliques ou, plus largement, du grand livre de l'histoire universelle (5,7). Toujours est-il que **la cour céleste, composée des quatre Vivants et vingt-quatre Anciens, selon le modèle fantasmé de l'ancien Empire perse, se prosterne devant l'Agneau (5,8) et lui adresse un fervent cantique**, honorant de fait la double dimension du mystère pascal, y compris le sang versé à l'heure de la croix : « Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceau, car tu fus immolé, rachetant pour Dieu, par ton sang, des gens de toute tribu, langue, peuple et nation » (v. 9-10 – TLB). **Ainsi désigné comme l'interprète qualifié des Écritures et de l'histoire, l'Agneau ouvre le premier des sept sceaux (6,1), faisant place à un cheval blanc, couronné et vainqueur,** qui traverse l'écran d'un pas joyeux, comme s'il ne demandait qu'à revenir… En revanche suivent une série de calamités, d'abord trois chevaux porteurs de grands malheurs, puis encore deux séries de catastrophes et cataclysmes, révélés selon l'ouverture successive des sceaux. Au terme du sixième, **il est fait clairement mention d'un processus de jugement universel, sous la double autorité de Dieu, « celui qui siège sur le trône », et du Christ vainqueur sous l'appellation « la colère de l'Agneau »** (6,16) : on est bien loin de la victime trop souvent évoquée, y compris dans notre compréhension du rituel eucharistique.

b) Ensuite, **entre le sixième sceau et le septième, qui assurera le passage au septénaire des trompettes, figure le grand tableau du double salut eschatologique**, tant de l'Israël des douze tribus que de l'immense foule des Nations (chap. 7 – lecture du jour de la Toussaint). **L'Agneau y est quatre fois nommé (v. 9.10.14.17) : indissociable du trône (autrement dit Dieu), il reçoit l'hommage des élus, en robes blanches, les palmes à la main** (v. 9), et leur acclamation s'adresse tant à « notre Dieu qui siège sur le trône » qu'à l'Agneau lui-même (v. 10). Quant à leurs robes blanches, elles ont été lavées et purifiées dans le sang de l'Agneau (v. 14), donc au titre du mystère pascal incluant la passion et la mort sur la Croix. Mais **au final s'impose l'image de l'Agneau vainqueur (résurrection), sous les traits du roi Messie, berger de son peuple** et dispensateur du salut ou communion à la vie divine : « Ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif, ni le soleil ni la chaleur ne les accablera, puisque l'Agneau qui se tient au milieu du Trône sera leur pasteur pour les conduire aux sources de la vie. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux » (v. 16-17 – TLB). Notons que, cette fois, **l'Agneau n'est plus à côté du trône, en position de vice-roi (situation convenant au Messie), mais au milieu du trône, à la place même de Dieu** : audacieuse affirmation théologique, dans la droite ligne de l'évangile selon saint Jean.

- c) Plus loin dans le livre, l'Agneau réapparaît à diverses reprises. Dans la **scène centrale du chapitre 12** (notre première lecture du 15 août), **la grande voix céleste célèbre les martyrs, vainqueurs du démon, le fameux serpent qui menaçait l'enfant né de la femme : « Eux-mêmes l'ont vaincu par le sang de l'Agneau**, par la parole dont ils furent les témoins ; détachés de leur propre vie, ils sont allés jusqu'à la mort « (12,11 – TLB). De même, lors de la mise en scène de la première Bête, il est fait mention du « livre de vie de l'Agneau immolé », dont sont naturellement exclus les idolâtres qui habitent la terre (13,8), avant que surgisse la deuxième Bête, dont il est dit qu'elle « avait des cornes comme un agneau » (13,11), information précieuse quant à la valeur du mot « agneau ». Puis, **au chapitre 14, nous retrouvons l'Agneau Fils de Dieu en figure de capitaine audacieux, à la tête d'une armée rassemblée sur le mont Sion**, afin de combattre les forces du mal : « Alors, j'ai vu : et voici que l'Agneau se tenait debout sur la montagne de Sion, et avec lui les cent quarante-quatre-mille qui portent, inscrits, sur leur front, le nom de l'Agneau et celui de son Père » (14,1 – TLB). Ainsi est-il dit des combattants : « Ceux-là suivent l'Agneau partout où il va ; ils ont été pris d'entre les hommes, achetés comme prémices pour Dieu et pour l'Agneau » (14,4 – TLB). Quant aux méchants, leur châtiment ne fait pas de doute : ils seront capturés et punis « devant les anges saints et devant l'Agneau » (14,10), toujours en position de chef militaire vainqueur du Mal. Dès lors, le chant de victoire entonné par Moïse (seule référence explicite à l'Ancien Testament dans un livre pourtant tissé de réminiscences scripturaires) devient indistinctement « le cantique de Moïse, serviteur de Dieu, et le cantique de l'Agneau » (15,3). **Dès lors, résumant ainsi le caractère royal et la victoire du Christ Messie, le narrateur applique à l'Agneau la titulature royale par excellence, héritée de l'ancien Empire perse, à savoir « Roi des rois » (en persan : *shah in shah*) ou bien encore « Seigneur des seigneurs »** : « Ils feront la guerre à l'Agneau, et l'Agneau les vaincra car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois ; et les siens, les appelés, les élus, les fidèles vaincront avec lui » (17, 14 – TLB) ». On ne peut rêver plus forte affirmation de **l'Agneau en tant que figure royale et pleinement victorieuse**, sans occulter pour autant le mystère de la Croix et son inscription dans le sort violent réservé aux martyrs.

- d) Enfin, **au terme du livre** (chap. 19-22), **apparaît le thème des Noces de l'Agneau avec la Jérusalem céleste**, elle-même à la fois et successivement fiancée, ville et jardin. Une telle surimpression des images, sous mode de fondu-enchaîné, autorise le fait que l'Agneau, jusque là en position de vice-roi et capitaine vainqueur des forces du mal, voire assimilé au cheval blanc revenu en force au chapitre 19, devienne alors le **partenaire nuptial de l'Église, si ce n'est l'humanité, accomplissant ainsi la symbolique biblique de l'Alliance**. Annoncée dès le chapitre 19 – « Elles sont venues les noces de l'Agneau » (v. 7), ainsi que l'invitation : « Heureux les invités au repas des noces de l'Agneau ! » (v. 9) **– la célébration nuptiale court tout au long du chapitre 21, avec cinq mentions de l'Agneau**. D'abord au stade des préparatifs, avec la parole de l'ange, adressée au prophète visionnaire : « Viens, je te montrerai la Femme, l'Épouse de l'Agneau » (v. 9), puis au travers de la description de la Cité fantastique, suspendue entre ciel et terre : « La muraille de la ville reposait sur douze fondations portant les douze noms des douze Apôtres de l'Agneau » (v. 14), ou bien encore : « Dans la ville, je n'ai pas vu de sanctuaire, car son sanctuaire, c'est le Seigneur Dieu, souverain de l'univers, et l'Agneau » (v. 22 – toutes citations TLB). Dès lors placée au centre de la scène, la figure messianique du vice-roi triomphant rejoint la thématique de Jésus lumière du monde : « La ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune, car la gloire de Dieu l'illumine : son luminaire, c'est l'Agneau » (v. 23). **Ainsi s'accomplit le Jugement définitif, sous l'autorité de l'Agneau, détenteur du livre de vie**, distinct du premier livre fermé de sept sceaux : « Rien de souillé n'y entrera jamais, ni personne qui pratique abomination ou mensonge, mais seulement ceux qui sont inscrits dans le livre de vie de l'Agneau » (v. 27). Et, pour finir, **la figure de l'Agneau, égal et distinct de Dieu (embryon de théologie trinitaire), se retrouve au centre du jardin**, à la source même de l'eau vive (contexte johannique) et faisant l'objet du même culte d'adoration que Dieu lui-même : « L'ange me montra l'eau de la vie : un fleuve resplendissant comme du cristal, qui jaillit du trône de Dieu et de l'Agneau » (22, 1) et « Toute malédiction aura disparu. **Le trône de Dieu et de l'Agneau sera dans la ville, ils verront sa face, et son nom sera sur leur front**. La nuit aura disparu, ils n'auront plus besoin de la lumière d'une lampe ni de la lumière du soleil, parce que le Seigneur Dieu les illuminera ; ils régneront pour les siècles des siècles » (22, 3-5).

Ainsi se conclut la brillante carrière de **l'Agneau (*arnion* ou *amnos*), figure messianique et royale étroitement associée à la majesté divine, combattant acharné et grand vainqueur du mal, partenaire nuptial de l'humanité rachetée, moyennant le mystère de la Croix (agneau immolé-élevé), éclatante lumière brillant à jamais sur le monde**. Avouons que la réalité sacrificielle et l'image victimaire, loin d'être niées, ne serait-ce qu'à cause des martyrs chrétiens, n'en sont pas moins éclipsées par l'éblouissante lumière pascale. Tel est bien le point fort d'une théologie johannique (au sens large : évangile et apocalypse), trop souvent méconnue des Chrétiens d'Occident, néanmoins honorée dans le refrain bien connu – et tellement juste : **« Agneau de Dieu, Agneau vainqueur ! »**. Tel sera aussi le dernier mot de mon intervention. Je vous remercie de votre attention.

Yves-Marie Blanchard
Niort, le 10 novembre 2026